

91
LE FRONDEUR
JOURNAL SATIRIQUE

10

C MES



LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :
Un an fr. 5 50

Bureaux :
12 - Rue de l'Etuve - 12
A LIÈGE

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :
Texte : La ligne. . . fr. 00 25
Illustrées : Par mois » 15 00

RÉCLAMES :
La ligne » 1 00
On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liège.

SOMMAIRE : Une heureuse idée. (Nihil). — Les Cumulards. (Fix). — Demandez à ma mère. (Aspic). — Le président à poigne. (Fix). — La mère coupable. (Gil Blas). — Saint Labre. (Chose). — Piqûres. (Aspic). — Théâtre Royal.

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde,
Contre?.....

Une heureuse idée

Un de nos confrères du *Perron* plaide avec chaleur la cause des enfants pauvres privés d'un de leurs parents.

Ces pauvres déshérités sont, en effet, beaucoup plus malheureux que les enfants qui sont orphelins de père et de mère. Ceux-ci sont recueillis et élevés à l'*orphelinat* où l'éducation et l'instruction leur sont largement données, tandis que, dans l'état de choses actuel, les enfants qui ont perdu leur père ou leur mère seulement, ne peuvent, quelle que soit leur misère, être recueillis à l'hospice.

* * *

Cependant, il faut bien le reconnaître, les enfants qui se trouvent dans ce dernier cas, sont presque aussi cruellement éprouvés que si la mort leur enlevait père et mère.

Comme le disait si bien notre confrère, « que peut faire l'ouvrier, père d'une nombreuse famille, s'il vient à perdre sa femme? Ou il devra, pour s'occuper de ses enfants, négliger son travail, et la misère avec son triste cortège aura bientôt envahi le logis; ou il redoublera d'ardeur au travail, mais négligera alors les enfants. Et si c'est le père, le gagne-pain du ménage, qui quitte ce monde le premier? Que peut faire une femme dans ces con-

ditions? quel emploi lui rapportera de quoi subvenir à la subsistance de sa nichée et qu'elle serait heureuse, cette mère, de voir ses enfants recueillis par une institution charitable! »

Il y a là un dilemme terrible dont on ne peut sortir : misère ou abandon.

* * *

Quoi qu'on puisse dire, il est presque impossible qu'un petit garçon, livré à lui-même, pendant que son père est au travail, devienne un homme utile. Il est presque certain qu'il sera un petit vagabond, d'abord, un malfaiteur, ensuite.

Si c'est une fille, l'abandon dans lequel elle sera laissée, la livrera à toutes les séductions et les corruptions que vous savez.

Si, au contraire, celui des parents que la mort n'a pas enlevé, brave la misère, reste au logis pour élever son enfant, celle-ci, devenue grandelette, se fatiguera de souper... d'un gros soupir; le fumet qui se dégage des cuisines des restaurants la grisera un beau jour plus sûrement que les propos d'amour les plus ardents et... vous savez s'il est assez de vieux pourceaux qui guettent les jeunes filles — et aussi les enfants — qui ont faim.

La famine aura produit le même résultat que l'abandon.

* * *

Pour apporter un remède à cette maladie sociale, notre confrère préconise la « création, sous le titre de : SEMI-ORPHELINAT, d'un établissement où seraient recueillis et traités, comme le sont actuellement les orphelins, les malheureux petits êtres que la mort a privés d'un de leurs parents. »

On demanderait à la charité publique et à l'impôt les ressources nécessaires pour créer cet établissement.

Voilà l'idée. Elle est simple et pratique. Si quelqu'un croit pouvoir la perfectionner nous en serions heureux, et nous mettons notre journal à la disposition de ceux qui voudraient patronner cette œuvre de justice et d'humanité.

* * *

Si la société a le droit de punir ceux qui violent ses lois, elle a aussi le devoir d'empêcher des êtres irresponsables de devenir inconsciemment des êtres dangereux.

Ne l'oubliez pas, seigneurs et bourgeois, nos maîtres : ces enfants que vous abandonnez aujourd'hui à leur malheureux sort vous demanderont violemment compte un jour de cet abandon.

Hommes, ils voleront votre or, et vous tueront peut-être.

Femmes, elles ruineront et débaucheront vos fils.

Ce sera leur vengeance.

NIHIL.

Les Cumulards

CHANSON

A. M. Warnant.

1

Qui trop embrass' mal étreint
Dit un vieil adage ;
Aujourd'hui sans aucun frein
Plus d'un personnage
Veut cumuler les mandats
Et singer les potentats
Chez nos doctrinaires
O gué
Chez nos doctrinaires.

2

Voyez cet ambitieux
Qui veut le panache
Et ses instincts envieux
Qu'avec soin il cache :
Il voudrait cumuler tout
Et l'on rit de lui partout !
Fi ! des doctrinaires
O gué
Fi ! des doctrinaires.

3

Des malins par de bons tours
Gagnent la partie
Et la chose de nos jours
Est mal répartie.
Un vote est escamoté
Avec grande habileté
Par nos doctrinaires
O gué
Par nos doctrinaires.

4

Le discours d'un avocat
Fin comme une dague
Défend certain candidat
Mais c'est une blague,
Et jamais nos électeurs
Ne voudront pour dictateurs
Ces bons doctrinaires
O gué
Ces bons doctrinaires.

5

La liberté n'est qu'un mot
Chez ces faux bons-hommes
Ils choisissent le gros lot,
Et, fous que nous sommes,
Nous courberions notre front
Sans froncer tout ce que font
Nos bons doctrinaires
O gué
Nos bons doctrinaires ?

6

Avançant vers le Progrès
Comme l'écrevisse,
Ils soignent leurs intérêts
Et pour qu'on les hisse,
Prêts à bien d'autres exploits
Pour conserver leurs emplois,
Ces bons doctrinaires,
O gué
Ces bons doctrinaires.

7

Mais le Liégeois né malin
A vu la ficelle
Et le joyeux citadin,
Au passé fidèle,
Se moque des avocats
Grands cumulards de mandats,
Et des doctrinaires
O gué
Et des doctrinaires.

FIX.

AVIS

Les personnes qui prendront un abonnement d'un an au *Frondeur*, à partir du 1^{er} janvier 1882, recevront GRATUITEMENT le journal jusqu'à cette date.

Demandez à ma mère !

La famille Hautencœur se compose : du chef, M. Hautencœur négociant retiré, en jouets d'enfants, de son épouse, la coquette Mme Hautencœur, et de leur fille adorée : Mlle Hortense, dix-huit ans, jolie brune aux yeux noirs et au petit nez hardiment retroussé.

Mlle Hortense avait été élevée dans d'excellents principes. Depuis un an elle avait quitté la pension des chères sœurs, où elle avait passé presque toute son enfance.

Hortense professait un véritable culte pour sa chère maman, et la moindre parole de celle-ci était un ordre pour elle.

Il y a cinq ou six mois, Mme Hautencœur avait dit à sa fille : « Hortense mon enfant, ton père vient de se faire recevoir de la *Légion*. Un bal est offert aux sociétaires. Je t'ai fait préparer une jolie robe blanche... tu seras très jolie là-dessous..., c'est pour samedi prochain. »

Hortense, répondit avec soumission :
Oui maman !

Le samedi suivant, vers les 7 h. 1/2 une voiture stationnait à la porte des époux Hautencœur. Hortense était réellement jolie sous cette robe blanche fort ornée et relevée de rubans rouges éclatants. Les deux yeux noirs brillaient comme des diamants et ses joues fraîches étaient relevées de cette petite teinte rosée de pêche mure qui vous donne des folles envies de mordre dedans. Papa Hautencœur avait mis son habit des grands jours. En attendant sa femme qui mettait une dernière main — la plus lente — à sa toilette, il prit une prise de sa tabatière d'argent, la renifla avec amour, déplié méthodiquement son foulard à carreaux rouges, puis entreprit une fanfare joyeuse à l'aide de son appareil nasal. Quand il eut terminé cette opération délicate, il regarda sa fille avec tendresse et lui dit en soupirant :

— C'est toujours comme ça, avec votre mère, quand on doit sortir.

Enfin on entendit un froufrou soyeux dans l'escalier, et Mme Hautencœur apparut parée comme aux plus beaux jours et coiffée de son magnifique chapeau à plumes d'autruche, que M. Hautencœur ne put revoir sans éprouver un fort battement de cœur.

— Allons, viens ma fille, commanda la tendre mère.

— Oui, maman, répondit Hortense qui ramassa les plis de sa jolie robe, et se laissa tomber sur les coussins de la voiture à côté de son père et vis-à-vis de sa mère qui, elle et ses atours, tenaient la banquette du fond tout entière.

Le véhicule roula durement sur le pavé... Madame Hautencœur en profita pour recom-

mander à sa docile enfant d'être bien réservée et de n'accepter les cavaliers qu'après que ceux-ci lui auraient été présentés.

* * *

Le bal fut brillant et la jeune et jolie Hortense fut fort remarquée. Deux jeunes cavaliers se montrèrent surtout empressés. C'était M. Arthur Brunois, déjà comptable en second, dans une banque importante de la ville et qui avait les plus grandes espérances, son chef immédiat ayant récemment attrapé un fort rhume, lequel, mal soigné avait dégénéré en une bronchite aiguë d'une gravité qui n'échappait à personne, surtout à Brunois; puis un aimable garçon, M. Tirecol lequel devait succéder bientôt à son père dans le noble commerce des bouchons.

Tous deux ils avaient employé avec succès, auprès de M^{lle} Hortense, le traditionnel : Mademoiselle veut-elle me faire l'honneur de danser cette polka avec moi. A quoi la jolie Hortense répondait invariablement, en rougissant jusqu'aux coudes : Monsieur, demandez à maman !

C'étaient les seuls jeunes gens avec lesquels M^{me} Hautencœur permit à sa fille de sauter, et ce après qu'ils lui eurent été présentés, et qu'elle en eut passé un minutieux examen. M. Hautencœur, lui, pendant la soirée, avait fait de nombreuses visites au buffet et avait fini par aller jouer dans un coin, un agréable « spicht et macht » en compagnie de trois de ses vieux camarades, lesquels l'avaient précisément engagé à faire partie de la vaillante société chorale, pour faire le quatrième à l'occasion.

* * *

Le lendemain, les deux jeunes gens passèrent et repassèrent maintes fois en face de la maison des Hautencœur, espérant revoir cette jolie demoiselle Hortense, pour qui ils brûlaient tous deux d'un égal amour.

Tous deux, ils eurent la même inspiration. Ils se rendirent au café où M. Hautencœur avait l'habitude de prendre trois faros et de faire deux pots, et finirent par se faire inviter certain soir chez lui.

A l'heure dite, les deux amoureux se penchaient à la sonnette des Hautencœur. Ils furent reçus avec un joli sourire par la dame du logis.

Hortense, qui travaillait à sa tapisserie dans un coin, s'était levée et, comme les deux jeunes gens la regardaient avec admiration, madame pinça les lèvres et lança un regard à sa fille. Celle-ci baissa modestement les yeux et se rassit bientôt.

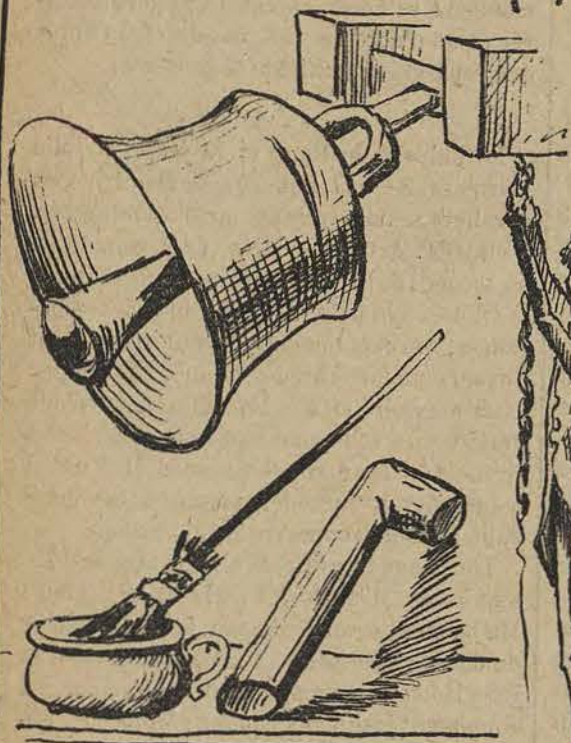
A l'arrivée de ses deux invités, M. Hautencœur s'était tiré de la lecture de son journal, avait reniflé profondément une délicieuse prise d'un excellent St-Omer, et, s'étant avancé lourdement, son bon gros ventre en avant, avec sa grosse démarche d'éléphant, il dit simplement : « Bonsoir, messieurs; veuillez vous asseoir. »

(A continuer.)

ASPIC.

NOS CADEAUX DE ST NICOLAS

PAR *Grac*



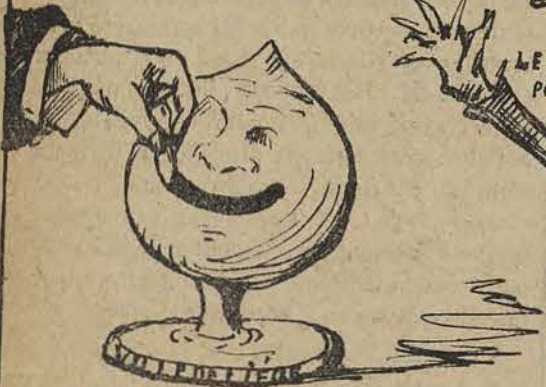
AU BALAI
UN ENCRIER D'HONNEUR



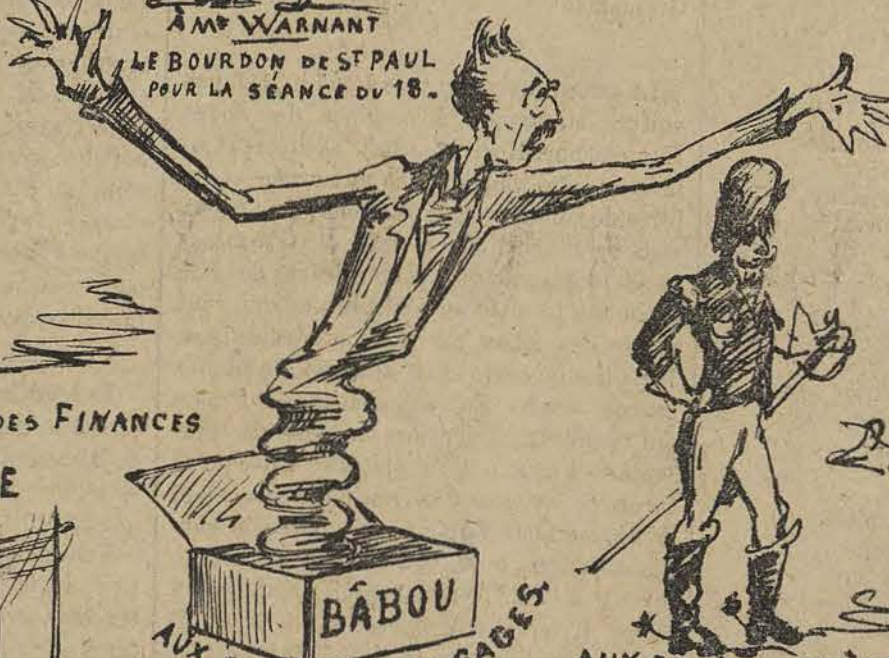
À M^{re} DEJAER
UN NOUVEL UNIFORME



A M^{re} D'ANDRIMONT
UN TIMBRE D'ARGENT



À M^{re} VERDIN L'ECHEVIN DES FINANCES
UNE TIRELIRE



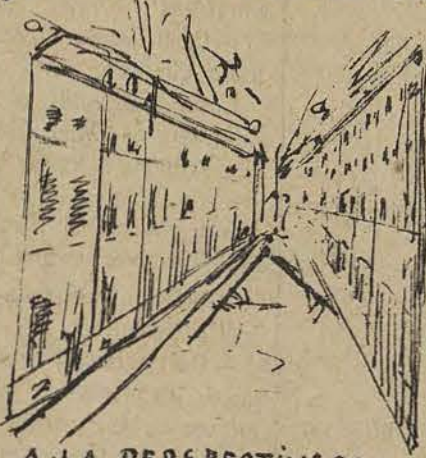
À M^{re} WARNANT
LE BOURDON DE ST PAUL
POUR LA SEANCE DU 18.



AUX ENFANTS PEU SAGES
AUX PETITS-PRÈRES



A M^{re} ZIANE ... LES DEUX PERCHES QUE...



A LA PERSPECTIVE DE LA
RUE GRETRY... LA
SUPPRESSION DES
DEUX PERCHES



A M^{re} G...
10000 francs

Grac

A propos de Réparations

par Barnabé



Réparation par les armes; la réparation n'est complète que quand l'un des adversaires est fortement détérioré.



Réparation d'un genre très-moral et où il y a toujours une situation intéressante... celle de la mariée.



Réparation judiciaire
Extrait du jugement...

Lequel journal avait écrit
que M. ^{le} X a le bras
long;
s'être dans le même article
livré à des insinuations
malveillantes pour la dite
M. ^{le} X en parlant de
bras de mer et de bravache;
condamne ledit journal à

Le Président à poigne

Warnant est soutenu par le grave *Journal*. Qui dans cet emploi là se donne bien du mal. Il a pour autre appui l'importante *Tribune* Protégeant son héros de façon peu commune; *Neujean*, ce défenseur de veuve et d'orphelin Pour son cher Président choisit dans son écrivain La harangue qu'il croit la plus victorieuse, Et, malgré tout, Warnant, à la morgue fameuse Fait enfin le plongeon dans la coquette *Meuse*.

FIX.

La Mère coupable.

La sagesse des tribunaux français aura à s'exercer, ces jours-ci, à propos d'une cause qui, en attendant, qu'elle occupe les juges, passionne l'esprit des femmes et sert de thème aux conversations des salons. Je veux parler du procès qui est pendant entre la famille de feu le marquis de Chaulnes et la veuve de celui-ci. Je n'ai point l'intention de revenir sur les scandales piquants de cette affaire qui a défrayé la presse parisienne, mais seulement de poser la question très grave qui en fait le fond pour les moralistes.

Le marquis, à l'âge où il est plus aisé d'être un galant homme que de rester un homme galant, avait pour épouse une jeune femme de son monde, fort belle, dit-on. La « femme du monde » étant uniquement dressée pour la coquetterie, il arrive à peu près infailliblement qu'elle se rencontre un beau jour, au cours de ses manèges, nez à nez avec l'Amour.

« Il n'en est pas de si vertueuse, disait ce vieux sage de Montaigne, que le muletier ne trouve son heure. » Le muletier, ici, était un beau jeune homme, gentilhomme, braconnier conjugal, comme le sont assez volontiers les Français de bonne mine et de bonne santé. On était à la campagne, par ces jours d'automne, plus languissants et plus dangereux que les jours de printemps. En novembre, la nature est une femme de trente-cinq ans, avide d'un dernier rayon de soleil comme d'un dernier amour. On chassait, et, dit le poète, en manière de consolation pour le gibier,

«... Tandis que ton sang ruisselle
Celle
Qu'épousa le comte Alexis
Six,
Sur le front ridé du burgrave
Grave,
Pauvre cerf, des cornes aussi...»

Car de tous les accidents de chasse, l'accident conjugal est encore le plus fréquent. La vie de château, ce mélange de luxe et de rusticité, de molle paresse et d'excitation fébrile, créant, comme le voyage des intimités imprévues, cette vie est terrible pour les maris.

On sait donc, car ce qui me plaît ici, c'est que je n'ai à parler que d'aventures connues, que la marquise eut ce que les gens bien nés appellent discrètement une inclination, suivie d'une liaison.

Le marquis prit mal les choses. Le cerf de la balade fit retour et chargea vigoureusement de ses andouillers. Il tint vis-à-vis de la femme coupable une conduite un peu singulière, d'assez grand air en somme, mettant sa vengeance dans un pardon public, jouant un rôle qui le fit considérer par les uns comme un héros de *romancero*, par les autres comme un héros d'opérette. Je ne déciderai pas qui a raison. Il n'y a pas de plus sotté manie que celle de vouloir dire ce qu'un mari doit faire en cas pareil. « Cœuage, a écrit Brantôme, est fleur qui pousse partout et ne se ressemble nulle part. »

Puis, le marquis mourut. Il avait des enfants, et son testament institue un conseil de famille à qui

il attribue la garde et l'éducation de ses héritiers. Il avait pu gracier la femme; il condamnait la mère, — comme on dit dans les mélodrames. C'est là-dessus qu'on va plaider.

La question de droit est fort ardue. Je ne mettrai point ici ma toque et mon rabat pour la plaider. La question de morale nous suffit bien! Une femme coupable du joli péché d'adultère ou du mignon péché d'amour, est-elle, dans le monde de l'équité philosophique supérieur à celui de la loi, une mère indigne, et cela par simple définition?

Ce problème est dans l'air. Je crois bien qu'il n'en est pas de plus délicat.

Quand il s'agit de questions où les femmes sont profondément mêlées, avant de raisonner il faut regarder autour de soi; avant d'échafauder de belles théories sur la logique, — dont elles se moquent, il convient de s'enquérir de la pratique. Celle-ci donnerait peut-être raison à la femme, dans presque tous les cas. Prenons au dernier degré de l'échelle, les malheureuses prostituées. Elles sont assez rarement mères, par un de ces mystères singuliers de la nature qui frappe de stérilité ceux qui abusent d'elle. Mais quand elles le deviennent, il est très fréquent qu'elles soient, à leur façon, de bonnes mères. Un curieux qui a jeté la sonde dans tous les bas-fonds, me racontait que dans certains quartiers de prostitution basse et misérable, il n'était pas peu fréquent de trouver, à côté du lit de la fille, le berceau ou le petit lit de l'enfant. Et la malheureuse, en recevant son amant de passage, allait, en mettant un baiser au front du «petit» endormi, fermer l'épais rideau, le rideau qui séparait sa vie de dévouement de sa vie d'abjection. Telle la pieuse courtisane italienne, avec une génuflexion, voile l'image de la Madone, souvent avec sa chemise!

Plus haut, dans le monde du théâtre, dans celui de la bourgeoisie, où il arrive souvent, quoi qu'en dise Prudhomme, que la femme ne reste pas la femme d'un seul amour (pour peu qu'elle soit johe), l'amour maternel est presque toujours compatible avec les faiblesses du cœur. Quel est celui de nous, au temps où la moustache encore courte, on fait volontiers la cueillette dans le verger du voisin, qui n'a attendu vainement la bien-aimée? Quand on la revoit, si elle vous dit: « Mon mari m'a retenue, » ou: « J'ai eu des visites. » ou bien encore: « Ma tante est arrivée, » méfiez-vous. La bien-aimée vous ment ou son cœur devient paresseux à votre endroit. Et si elle vous dit, plus d'une fois par mois, qu'elle a eu la migraine, votre cas est clair. Vous pouvez, si le ciel vous a fait jaloux, vous plaindre et éclater en reproches... Mais, si elle vous dit: « Le Bébé a toussé », croyez-la, baissez-lui les mains et n'ajoutez rien. Elle dit la vérité, car mentir porterait malheur à Bébé!

Soit, disent les pharisiens qui en se léchant les doigts des faiblesses des femmes ont l'impudeur ingrate de les mépriser, nous accordons que la femme reste toujours mère. Elle aime l'enfant. Mais l'aime-t-elle bien? Et n'y a-t-il pas à craindre pour lui, soit l'exemple, soit l'incapacité de la mère à diriger son éducation?

C'est déjà quelque chose que de reconnaître que la femme — je mets toujours en dehors les cas exceptionnels — reste mère, et qu'elle aime l'enfant. Eclairé ou non, l'amour est l'amour, et, comme la République, le meilleur est sans épithète. Mais, ici encore, consultons la pratique. Dans les classes populaires, quand un ménage légitime ou un faux-ménage se rompt, l'enfant risque tout autant, pour l'exemple qu'il doit recevoir, à aller avec le père qu'avec la mère.

Pour ce pauvre petit être, tant vaudrait parfois qu'on exécutât à la lettre le jugement de Salomon, si bien imité par les jugements de séparation de corps! Ni le père, ni la mère ne vivront seuls. Il aura toujours, de la main droite ou de la main gauche, un beau-père ou une belle-mère. Celle-ci peut-être, c'est

la plus redoutable! Ce que l'enfant a de mieux à faire, c'est de se débrouiller seul.

On va essayer, je le sais, de former une société pour venir en aide à ces enfants désomparés de père ou de mère. On va essayer de leur créer un milieu de moralité officielle.

Encore n'y a-t-il là qu'un remède extrême aux situations extrêmes. Ces situations, assez nombreuses encore dans les classes populaires où la gêne d'argent impose l'aveu des fautes — puisqu'on appelle ainsi l'amour! — sont tout à fait rares dans la société élégante et riche. Une femme honnête, c'est-à-dire, dans la langue de Balzac, une femme ayant six mille livres de rente, séparée de son mari par une aventure galante ébruitée et mal prise par l'orgueil de l'homme, cette femme sera moins embarrassée d'un enfant à élever et moins embarrassante pour lui qu'un père redevenu garçon. Tous les pères ne jouent pas le *Feu au couvent*. Ils donnent plus souvent, à une jeune fille, — je prends le cas difficile, car avec les garçons le problème est plus aisé, — une éducation sans « féminisme » qui apporte avec elle les inconvénients qu'on veut éviter. Ou bien l'éducation est virile, libre, et la demoiselle devient un de ces jolis mauvais sujets en jupons comme vous en savez, élevés par leur père trop philosophe: ou bien elle est sévère, grondeuse, livrée à de vieux parents mécontents, haineux parfois à cause du mariage malheureux, et il se fait chez la fille, dans ce petit cœur profond comme un abîme, un mélange de révolte, de curiosité et de tendresse pour la mère exilée qui ouvre la porte grande aux aventures!

Laissée à la mère, la fille lui impose une certaine retenue; elle est souvent la dernière carte à jouer de la politique conjugale. L'homme qui tient à ce qu'il appelle l'honneur de son nom (comme si l'honneur d'un homme pouvoit être placé... rappelez-vous un mot que je ne puis citer), cet homme ne peut trouver de meilleur frein pour arrêter sa femme séparée que la présence de l'enfant auprès d'elle. Il est très peu de mères qui, en cas pareil, ne sauvent les convenances. Et ceci, en bonne sociologie de 1881, est suffisant.

C'est pour cela que, tandis que le drame et le roman nous montrent des maris implacables, ouvrant portes et fenêtres, comme Vulcain, pour montrer leur Vénus aux bras de Mars, justiciers bruyants dont la malice gauloise a peut-être raison de rire, car pour un qui pleure les larmes de son cœur, combien y en a-t-il qui gémissent des surprises de leur sot orgueil? Tandis, enfin, qu'environ un sur dix mille des péchés d'amour amène le scandale, il est tant de maris résignés, qui, pères plus qu'amants, pardonnent ou ignorent les distractions du cœur féminin, de ce cœur étrange, vraie aiguille de boussole dont le mari, l'enfant et le ménage sont le Nord, mais qui oscille les jours de tempête! Ceux-ci savent que l'enfant enlevé à la mère, c'est la perte certaine de celle-ci, la perte probable de celui-là. Ces mélancoliques sages en savent plus long que nos tribunaux qui confondent éternellement l'idée de la fidélité conjugale avec l'idée de la propriété foncière; ils se consolent, en regardant grandir l'enfant au foyer froid, mais encore debout, des souffrances du cœur et des jugements, souvent injustes, du monde. Comme Candide, cocus et arrosant leur jardin, ils redisent ce dernier mot de la sagesse que nous devons à une vieille romance.

Laissez les enfants à leurs mères!

Laissez les roses aux rosiers.

GIL BLAS.

Saint Labre

Il est agaçant à la fin ce saint crasseux et dégoûtant!

Impossible d'ouvrir un journal sans voir

s'étaler son nom, qui deviendra le synonyme de pouilleux, en tête d'un article quelconque consacré aux hauts faits des parasites qui dévoraient sa hideuse carcasse.

Voilà un animal qui personnifie tout ce qu'il y a de plus abject et de plus sale et dont la presse, ce 4^e pouvoir (hum!) s'occupe avec un ensemble touchant.

Il est temps que cela finisse; les journaux libéraux surtout, se sont beaucoup trop occupés de la vermine du nouveau pensionnaire du paradis qui ne mérite certes pas cet excès d'honneur.

Que la presse catholique tienne à remuer cette ordure, c'est naturel et cela rentre dans son rôle, mais la presse libérale ne doit pas accorder tant d'importance à la béatification d'un imbécile doublé d'un crasseux de la plus belle espèce.

Quoi qu'on en puisse dire nous estimons qu'un délabrement général ferait énormément de plaisir à tous ceux qui ont l'habitude de lire leur journal en cassant une croûte.

CHOSE.

Piqures

Tandis que l'on s'occupe activement en d'autres lieux de la question si importante de la réforme électorale, à Liège, on semble n'y pas attacher la moindre importance.

A Bruxelles, à St-Gilles, des ligues sont formées et ici, comme sœur Anne on ne voit rien venir.

Cependant ne semble-t-il pas que le fruit soit assez mûr. Il est à notre connaissance pourtant, que quantité de nos concitoyens sont partisans d'une large extension du droit de suffrage.

Et si on ne profite pas du moment, si l'on ne bat pas le fer tant qu'il est chaud, si l'on s'en tient à faire une propagande, certainement très utile, seulement dans quelques localités, je crains sérieusement pour le succès de l'affaire.

Etant donné un nombril et une réforme importante, allons-nous nous contenter de contempler éternellement le premier ?

On connaît la lâche et ridicule attaque subie par cette sympathique artiste française, Mlle Sarah Bernhardt, à Odessa, parce que celle-ci est de religion juive.

Heureusement, tout est bien qui finit bien. Le lendemain, les jeunes gens de la ville sont allés fuir à l'éminente comédienne les plus plates excuses.

Monsieur... vous dire son nom serait m'attirer la visite de dix gentlemen qui prétendraient être visés par moi.. Appelons-le M. X..., donc M. X... possède une femme très jolie, qui profite des moments de loisir que lui laisse son époux, un chasseur effréné, pour écouter les soupirs de quelques bons jeunes gens au cœur tendre.

Madame X..., avait ce soir-là la rare fortune de la compagnie de son mari. Celui-ci lisait justement le compte-rendu de la Chambre qui s'occupe, comme on sait, de la loi sur la chasse.

Tout à coup il se lève et avec un rire strident :

— Ah ! qu'on y vienne donc, maintenant braconner sur mes terres !

Mme X... a eu une de ces peurs !...

On sait que notre concitoyen, Camille Lemonnier est en train de se tailler à Paris une belle réputation d'écrivain naturaliste. Après le succès d'*Un mâle*, et d'un roman à sensation publié dans un des journaux de la capitale française, le *Voltaire* vient encore de traiter avec lui pour deux romans : l'un, terminé, l'autre en préparation.

Félicitons ce liegeois, travailleur infatigable; qu'il continue à marcher dans la voie où il est entré, avec de telles ressources sa célébrité est assurée.

Du reste cela tient de famille, son auteur sans avoir écrit tant de livres, est déjà célèbre, chez nous, rien qu'avec un simple *Passage*.

Dans une réponse à une lettre qu'Oscar Beck — spécialité : enterrements civils — leur adresse, en leur faisant remarquer qu'ils ont une grande responsabilité devant la cause du Progrès à Liège et que leur conduite ne doit point manquer de fermeté, les vingt, disent que les 458 signataires de la proposition de l'Incompatibilité ont atteint le but unique qu'ils se proposaient, en se comptant.

Et moi qui croyais naïvement que le but était d'inscrire dans le règlement un nouvel article, d'une utilité parfaitement reconnue d'ailleurs.

Mais non, il s'agissait de se compter seulement... et ce, sur une question parfaitement secondaire au point de vue politique..

Il faut avouer, dans ce cas, qu'on s'est donné là bien du mal et qu'on a dérangé pas mal de monde pour une opération que l'on aurait pu parfaitement faire chez soi; puisqu'on possédait les signatures, et ce sur un air connu : Compte, compte, comptez dont, comptez binameie bottress...

Les bons mots à la Chambre. M. Jottrand. — « Nous ne demandons pas qu'on en revienne aux époques féodales, où les paysans devaient couper la patte droite de derrière de leur chien et leur attacher un bâton... »

« Nous ne voulons pas qu'on en revienne au régime auquel nos pères étaient soumis !!! »

Ouf !

ASPIC.

Théâtre Royal

Décidément M. Giraud a trouvé la bonne voie.

Chaque reprise est soignée comme une première. Les chœurs sont bien stylés, l'orchestre fait de réels progrès sous la consciencieuse et savante direction de M. Momas et, chose incroyable à Liège, la mise en scène est réglée avec un soin en quelque sorte méticuleux. Si la saison continue comme elle commence; si, surtout la troupe de grand opéra dont on nous annonce la prochaine arrivée, possède les qualités d'ensemble de la troupe d'opéra comique, notre première scène sera en passe de reconquérir son ancien rang.

La Fille du Régiment et Faust ont été très convenablement interprétés bien qu'avec un

peu de froideur. M^{lle} Mézerai s'est affirmée comme une chanteuse d'un talent distingué, dont la distinction exclut même un peu trop la passion. Elle possède une jolie voix qu'elle sait conduire. Ce n'est pas certes tout ce qu'on peut désirer, mais c'est déjà beaucoup. M. Justin Boyer à très bien joué l'énergique Sulpice et le sarcastique Méphisto. Cet artiste chante bien, dit juste et possède des qualités physiques qui ne sont pas inutiles au théâtre. M. Jourdan s'est rattrapé dans Faust. Il a su se faire applaudir à la scène du duel.

M. de Kegel a obtenu un vif succès dans *La Favorite* et dans *Faust*. Cet artiste qui chante toujours à ravir, est décidément l'enfant gâté du public. Chaque représentation lui vaut des ovations interminables — et méritées du reste.

Quant au second ténor, il ne nous a plu que médiocrement.

Nous n'avons pu assister à la première représentation du *Comte Ory*, de Rossini, mais si nous en croyons ceux qui ont été plus heureux que nous, l'œuvre est charmante et l'interprétation excellente.

Lundi *La belle Gabrielle*, drame en cinq actes.

Théâtre royal de Liège

Direction Ed. Giraud.

Bur. à 6 0/0 h.

Rid. à 6 1/2 h.

Samedi 3 Novembre,

Dimanche 4 décembre 1881.

Spectacle extraordinaire le : POSTILLON DE LONJUMEAU, opéra-comique en 3 actes.

Deuxième représentation de LA FILLE DU RÉGIMENT, opéra-comique en 3 actes.

LA VEUVE AU CAMELIA, comédie en 1 acte.

Ordre : 1. La Veuve 2. Le Postillon. 3. La Fille.

Lundi 5 décembre 1881.

1^{re} représentation de : LA BELLE GABRIELLE, drame à grand spectacle en 5 actes.

A l'étude : LA MASCOTTE, opéra-comique en 3 actes. CARMEN, opéra-comique en 4 actes.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 6 h.

Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 4 et Lundi 5 décembre.

Grande représentation : LE SUPPLICE D'UNE FEMME, comédie en 3 actes; le RÉVEILLON.

Représentation extraordinaire : Brunin, le grand comique excentrique (Succès de Paris et Bruxelles).

1^{re} et 2^e représentation de : MONTE CRISTO, grand drame en 2 époques, 5 actes et 9 tableaux.

Concert par M^{mes} Laure Dubrée, Soll et M. Brunin.

Au premier jour : LE PATRIOTE, grand drame historique, représenté à Paris sur le Théâtre de la Gaîté, le 16 août 1881.

Ordre : 1. Monté-Cristo. 2. Concert.

CARTES DE VISITE

A fr. 1-75 le Cent

LIÈGE - RUE DE L'ÉTUVE, 12 - LIÈGE

— Ne jetez pas vos vieux parapluies, la grande Maison de Parapluies, 40, rue Léopold, à Liège, le répare ou les recouvre en 5 minutes, en forte étoffe anglaise, à 2 francs; en soie, à 5-75, 6-50, 7-50 et 12 francs.

Liège. Imp. E. PIERRE et frère, r. del'Etuv

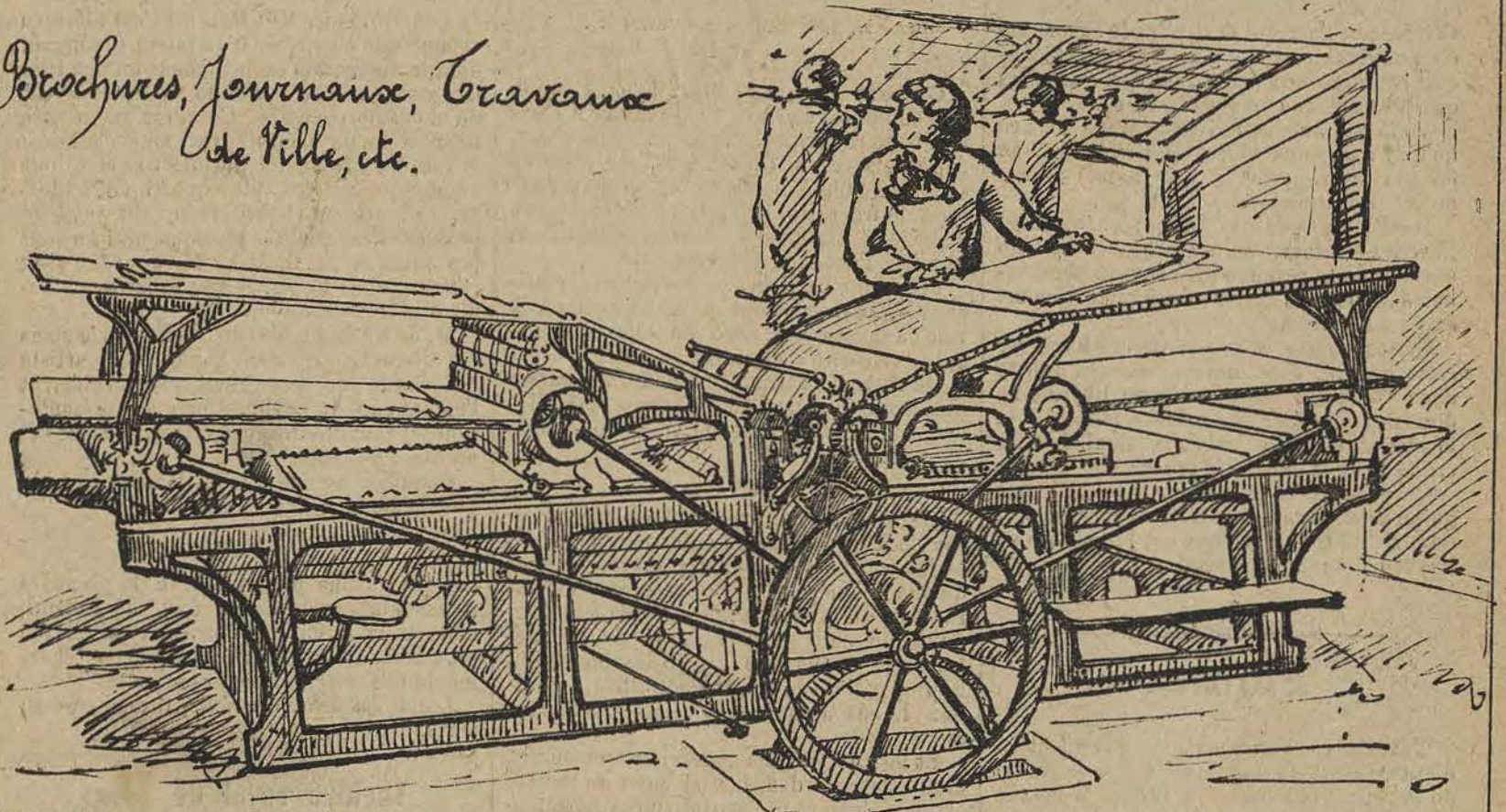
ÉTABLISSEMENT TYPOGRAPHIQUE

Rue de l'Écluse, 12

Em. Pierre et Frère

Rue de l'Écluse, 12

Brochures, Journaux, Gravures
de Ville, etc.



TRINCK-MALL

PARC D'AYROY
À 4 HEURES

TOUS LES JOURS
CONCERT DE
SYMPHONIE
(Directeur: M. MEURON)

N.B. En cas de mauvais
temps, le concert est donné à
9 heures du soir, à la
TAVERNE DE STRASBOURG
rue Lulay, 4

A black and white illustration of a building with a prominent dome and arched windows. In the foreground, several people are seated at outdoor tables, some holding glasses, suggesting a social gathering or concert. The scene is lively and depicts a public event.